



TROIS RÉCITS DE COURSE

Une nuit au Col de Couz¹.

(27 et 28 Août 1840).



Si vous ne voulez pas vous exposer à des regrets inutiles, n'allez pas dans le Val d'Iliers.

Une fois qu'on l'a vu, on regrette trop amèrement de ne pas y retourner plusieurs fois l'an.

Et, de plus, une fois que vous y êtes, vous y restez toujours plus longtemps que vous n'en avez le projet.

Voilà précisément ce qui vient de nous arriver. Tout en dinant, l'une de nos aimables voyageuses a soulevé un lièvre facile à nous exciter tous à prendre notre élan. Elle a parlé des grandes beautés que le Col de Couz offre à l'admirateur de la nature.

¹ Voir *Annales Valaisannes*, n° 3, pp. 80 et 95.

Nous étions encore indécis : mais quand, au sortir du repas, nous avons contemplé les ravissants paysages, revu le ciel qui nous promet pour demain un temps tout aussi beau, et lorsque surtout nous apercevons dans le lointain les cîmes bleuâtres que protège la Croix du Col de Couz, ma foi ! nous n'y tenons plus, et Ruchet attèle pour nous conduire aussi loin que le chemin sera passable.

Comme en ce monde il n'y a point de plaisir sans peine, nous laissons, à regret, ma femme et M. de Loys, que trois heures de marche par l'extrême chaleur qu'il fait, refroidissent un peu.

Presque au début de notre marche M^{lle} de S..., qui a des amis partout, en rencontre un chargé d'un tout petit tonneau qu'il porte au bout d'un bâton, et de deux dames.

C'est comme cela que j'ai vu, pour la première fois, un ami que j'ai eu bien du plaisir à revoir depuis. Tous ceux qui ont l'avantage de connaître M. Jorris comprendront que je regrette de l'avoir vu très peu.

A chaque pas que nous faisons, nous sommes réellement enchantés de la merveilleuse richesse de la vallée. Impossible d'imaginer des herbes plus vertes et plus fleuries, des ombrages plus gracieux, des chalets groupés avec plus de séduction et qui donnent davantage une idée charmante de la vie et des plaisirs de la montagne.

Nous avons perdu de vue depuis quelques moments les sommités vraiment sublimes de la Dent du Midi. Mais nos yeux se reposent avec non moins

d'admiration sur les fronts sourcilleux de la Tour Saillière, des réservoirs desquels descend en grondant la Vièze. Des armées de sapins protègent sa course. Leur sombre feuillage, les sables, les pierres, les boues noirâtres entre lesquelles glisse le torrent neigeux, forment un étrange contraste avec la blancheur des rocs de la Tour.

Un sentier presque à pic est devant nous. Depuis cinq minutes, chacun y grimpe à pas comptés, lorsqu'un nombreux corps de vaches, taureaux en tête, s'élançe à notre poursuite. M^{lle} de M... qui, en vierge modeste, a l'horreur de ces animaux, qui se conduisent si mal avec les vaches, s'élançe sur M^{lle} de S. Celle-ci se replie sur moi, tout en se faisant un énorme ventre postiche avec son large tartan rouge. Cette heureuse inspiration calme la colère des taureaux, apaisés, en partie, par les cris du pâtre dont ils reconnaissent la voix. Pendant qu'ils redescendent, nous continuons à monter et bientôt, nous entendons des mugissements sur lesquels il n'y a pas moyen de se méprendre.

C'est encore un taureau qui mugit précisément au sommet de la passe que nous avons à franchir.

Nos dames ont déjà le frisson. Il n'y a pas à hésiter. Je m'arme d'un parasol, je franchis, au pas de charge le sentier escarpé, et prêt à gravir le sommet, j'aperçois assis sur la pointe, et se dessinant sur l'azur du ciel, l'Hercule ramassé sur lui-même qui va nous donner asile. J'aperçois l'illustre *Berat*, notre futur hôte, le *Siléne* destiné à jouer un si grand rôle dans nos souvenirs du Col de Couz.

Je redescends, à la hâte, la valeur de cinquante pas, et réunissant toutes les forces de mes poumons, je crie à ces dames : « N'ayez pas de peur ! *Le Berger est là !* » Leur réponse n'arrivant pas jusqu'à moi, je glisse encore une autre distance de cinquante pas, m'égosillant à crier : *Le Berger est là !!* » Je recommence jusqu'à six fois cet essai de porte-voix ; et enfin, j'ai la satisfaction d'entendre M^{lle} de S... me crier ces mots : « Assez ! Assez ! vous allez rendre sourde la montagne ! il y a une heure que vous criez la même chose. »

Cinq minutes après, nous sommes tous réunis autour de Joseph Berat qui, à la vue de trois dames, ferme les yeux, ouvre une bouche dans laquelle entrerait tout à son aise la Dent d'Oche, et laisse échapper des sons gutturaux effrayants. C'est sa manière de rire.

Il s'empresse de nous introduire sur le joli plateau où reposent ses deux chalets ; plateau d'où l'on découvre le plus imposant, le plus majestueux cirque de montagnes qu'il soit possible d'admirer en Suisse. Les derniers rayons du soleil laissaient tomber une teinte rose sur les pics de la Tour Saillière et de la Dent du Midi. L'ombre descendait dans le Val d'Iliers, pendant que la Vièze blanche comme la neige s'enfuyait à Monthey.

Tout auprès de nous se passaient ces détails intéressants de la vie de chalets. Un vieillard encore plein de forces, débarrassait un cheval d'une charge de bois coupé au loin dans la montagne. Les fromagers activaient le feu de leurs énormes chaudières ;

les vachers ramenaient leurs troupeaux, une fort belle et très jolie blonde, au doux nom de Sylvie, préparait le repas du soir, et la bise froide, dont les accents plaintifs se perdaient dans les grands bruits de la montagne, nous rappelait que nous étions au plus haut des Alpes.

Le gros Berat nous a conduits à sa table où il a présidé en parfait gentleman. Il nous avait gravement annoncé qu'il mettait une chambre à notre service, qu'elle contenait deux lits à deux personnes, et qu'il n'y avait qu'à s'entendre sur le choix de l'heureuse créature qui me céderait la moitié de son grabat.

Là-dessus, le bon Silène nous fait passer dans cette célèbre chambre à coucher, à laquelle, à coup sûr, personne de nous ne pense jamais sans rire aux larmes !

Elle est éclairée par une lampe à bec, de la forme de celles qu'on trouve à *Herculanum*. Deux fragments de couverture jetés sur le foin indiquent les lits à deux personnes. Un banc de bois les sépare. On pourra se déshabiller dessus. Enfin, notre excellent hôte nous montre un large baquet destiné au soulagement de chacun ; et il nous recommande beaucoup de n'en approcher qu'à tour de rôle !

Je souffle sur la lampe, et nous voilà tous, plongés dans une obscurité que dissipent, presque, les exclamations et les éclats de rire qui durent pendant deux bonnes heures. A ces joyeuses causeries succède une heure de silence, et l'on n'entend plus que le vent qui siffle avec force contre les murs qui nous abri-

tent. Cependant un bruissement de paille auquel chacun semble contribuer, frappe l'oreille. Chaque individu l'examine et se sent la victime d'une foule d'êtres invisibles, mais qui n'en sont que plus actifs. N'y tenant plus, je demande à M^{lle} de S... si elle n'a pas éprouvé quelque invasion de domicile. Elle me répond qu'elle est couverte de pustules ; je m'écrie que je sens comme des brûlures universelles, et que si la Vièze n'était pas si loin, j'irais me jeter dedans : Toutes ces dames disent la même chose. Je trouve avec grand peine la porte ; je sors, et le sublime spectacle d'une nuit d'été, à une hauteur si élevée, me fait oublier un instant de cuisantes douleurs. Je rentre, attendu que la bise est vraiment glaciale. Au lieu de me poser, sur mon lit, je tombe sur le banc, le banc tombe sur moi, et nous roulons aux pieds de M^{lle} de S... qui, à demi-couchée se frotte et se refrotte ses ampoules. Elle avance la main, et met, je pense, sans le vouloir, deux de ses doigts dans ma bouche. Je recule, et me trouve assis sur un pied qui n'est pas le mien. Alors ce sont des récriminations, des accusations et des démangeaisons, qui n'en finissent pas. Et, je crois que si la lueur grisâtre du matin eût tardé à paraître, nous ne sortions pas vivants du milieu de ce foin.

A la vue de ces lambeaux de couverture jetés au loin, du banc et de tant d'autres choses renversées, le pauvre Berat a dit piteusement : « Allons, je vois que vous n'avez pas bien dormi ! »

Et le pauvre homme ne se trompait pas !

Mais nous avons bien ri, et de ce rire qu'on ne

trouve que fort rarement dans la vie. Pour moi, je l'avoue, lorsque je veux rêver agréablement du passé lorsque je veux caresser d'aimables souvenirs, je pense toujours au Val d'Iliers, à mes gracieuses compagnes, à Berat, à Sylvie et à la chambre à coucher du Col de Couz.

